

LECTURES POUR TOUS

60 cmes
NET

15 AOÛT
1917

Putriae

ÉCHAPPÉS AU MARTYRE DE L'ARMÉNIE

On ne peut parler de l'Arménie ni des Arméniens sans assister par la pensée à des spectacles d'horreur devant lesquels l'imagination recule. Ecrire le nom de cette contrée martyre; c'est évoquer des villages en flammes et des troupeaux humains fuyant sous la poursuite des janissaires, c'est entendre les cris des femmes égorgées, des enfants écartelés sous les yeux de leur mère, des bords poussés vers les précipices, des êtres agonisant de soif, de faim et d'épouvante. C'est rappeler des persécutions séculaires, des hécatombes en masse; c'est suivre des yeux un inépuisable ruisseau de sang coulant à travers le Taurus et les vallées de l'Euphrate et de Karamanie.

Depuis que la guerre s'est propagée des Balkans à l'Europe, et de l'Europe à l'univers, les atrocités turques contre les populations chrétiennes d'Arménie ont redoublé. On peut s'imaginer ce qu'elles doivent être actuellement, dans l'isolement où se trouve la Tur-

Il n'est personne dans le monde civilisé qui n'ait frémi au récit des tortures infligées aux Arméniens par les Turcs. Un des résultats que nous attendons tous de cette guerre entreprise pour la justice et pour le droit devra être de faire cesser ce martyre, qui est une honte pour l'humanité. On ne pourra lire sans une émotion profonde le récit de cette visite à un camp d'Arméniens recueillis à Port-Saïd : c'est, pour ces pauvres gens, la réparation qui commence.

que, hors du contrôle des nations civilisées. Aussi quelle joie ne devons-nous pas éprouver quand il nous est donné de pouvoir arracher quelques victimes à ces bourreaux, de pouvoir recueillir, secourir, abriter quelques poignées de ces populations infortunées qu'une fatalité impitoyable écrase!

Cette joie, nous l'avons connue, lorsque notre division navale de Syrie put opérer le sauvetage de 5 000 Arméniens réfugiés sur cette partie de la côte turque qui fait face à la rive nord de l'île de Chypre. L'histoire de ce sauvetage est brève et émouvante:

VERS LA DÉLIVRANCE.

Un matin, un chalutier français, qui patrouillait dans le bras de mer qui sépare Chypre de la côte, aperçut un drapeau blanc qu'on agitait sur le territoire ennemi.

On sait ce que peut dissimuler de trahiseries, d'embuscades, de guet-apens un drapeau blanc agité par les adversaires de mauvaise foi que nous avons à combattre.

LE CAMP DES ARMÉNIENS A PORT-SAÏD.





LES ARTISANS DE LA FABRIQUE DE PEIGNES DE BOIS SE RENDENT AU TRAVAIL.

Le chalutier n'approcha qu'avec méfiance. A la lunette, on examina les alentours, on fouilla la côte. On releva le point et consigna l'incident sur le livre de bord pour qu'en cas de malheur l'ennemi du moins reçût son châtement. Par sans-fil, on informa les bâtiments voisins de l'aventure qui se présentait et, tous ces préliminaires de prudence accomplis, on mit un voyou à la mer.

L'officier et les hommes qui le montaient abordèrent une courte plage resserrée entre d'énormes rochers et comme écrasée par les hauteurs du Taurus dont le pied baigne dans la Méditerranée. Sur la plage, un petit groupe d'hommes multipliaient leurs gestes d'appel. Nos marins débarquèrent. Après quelques minutes de pourparlers, les doutes parurent écartés. Ces hommes las, portant sur eux tous les stigmates de la fatigue et des privations, n'étaient point des ennemis, mais des victimes. Leur parole semblait véridique : ils affirmaient que 5 000 des leurs, 5 000 Arméniens poursuivis par les troupes turques étaient cachés dans la montagne et imploraient une aide.

Ils adjurèrent qu'on vint en toute hâte à leur secours. Ils étaient à l'extrême limite de leur ravitaillement en vivres, les munitions allaient manquer et l'ennemi les talonnait de près. Comme gage de leur bonne foi, ils s'offraient en otages, demandant qu'on

les retint à bord tandis qu'on tenterait de sauver les 5 000 malheureux qui, d'heure en heure voyaient leurs chances de salut devenir plus précaires et plus incertaines.

Le commandant du chalutier accepta l'offre des parlementaires. Un émissaire fut envoyé vers les réfugiés pour leur apporter, avec des paroles d'espoir, des promesses de secours. Et le bateau, que les batteries turques pouvaient repérer d'un instant à l'autre, s'éloigna de la côte non sans avoir transmis par sans-fil à notre division navale de Syrie les détails de l'événement. L'amiral commandant la division décida sur l'heure d'organiser une expédition de secours. Trois jours après, au petit jour, une flottille se trouva devant la plage qui pouvait servir de point d'embarquement : des croiseurs : le *Requin*, l'*Amiral-Charner*, et des chalutiers.

On aborde, on décharge des provisions de bouche et des munitions. Et l'embarquement commence, très pénible, sur une côte dont on ne connaît pas les fantaisies, avec une grosse proportion de femmes et d'enfants, de vieillards infirmes, d'êtres débiles, affaiblis par la faim ou hébétés par la terreur.

Quelle allégresse pour ces malheureux que de se sentir tout à coup hors des atteintes de l'ennemi ! Pauvre gibier humain qui n'a grandi et vécu que dans la terreur du bourreau ! Notre drapeau qui flotte est, pour



UN ATELIER DE JEUNES BRODEUSES
ET DENTELLIÈRES AU CAMP DE
PORT-SAÏD.

eux, le symbole de la sécurité et de la délivrance. La France maternelle a fait

d'eux, ses enfants et ne les abandonnera plus.

Trois jours plus tard, la flottille arriva en vue de Port-Saïd. On peut penser quel accueil émouvant lui fut fait et quelle sollicitude entourait ces infortunés qui débarquaient dans un état de dénûment complet.

L'autorité anglaise nous offrit sa collaboration et mit à notre disposition, pour hospitaliser les arrivants, un vaste terrain situé sur la rive asiatique du canal.

C'est sur ce terrain que s'élève aujourd'hui une véritable cité de tentes et de baraquements de roseaux où vivent en paix, à l'abri du besoin, et dans un bien-être matériel et moral tout nouveau pour eux, les 5 000 malheureux arrachés aux mains ensanglantées des Turcs.

UNE VILLE DE TOILE DANS LES SABLES.

une chaloupe y conduit à travers le bassin Ismaïl et les flots de charbonnages, montagnes de jais dans lesquelles des Arabes et des nègres puisent sans arrêt, en chantant à pleine gorge pour que la poussière grasse qu'ils soulèvent n'envahisse pas leurs pommons. Les flots passés, le camp se découvre,

Pour aller de Port-Saïd au camp des Arméniens, il faut traverser le canal. En dix minutes,

alignant ses tentes sous le soleil.

Dès qu'on y aborde, deux caractères frappent d'abord : l'animation à la fois joyeuse et ordonnée qui y règne et l'étincelante propreté qui en fait la parure.

Ici des femmes lavent, ailleurs d'autres étendent leur lessive. Des bambins, au teint d'ambre, courent et jouent avec des cris de martinet ; des mouchoirs de couleurs vives qui séchent sur les cordes claquent au vent ; une jeune fille aux longues nattes passe en chantant une mélodie aux sonorités gutturales. Dans la splendeur de la matinée d'Orient tout est vie, couleur, activité.

Un groupe d'enfants pousse des exclamations joyeuses et bat des mains en levant la tête vers une Européenne qui leur fait une distribution de joujoux et de bonbons. C'est la bonne fée du camp, celle qui a apporté là toutes les tendresses, toutes les infinies bontés féminines, Mme Helgood, femme d'un colonel de l'armée anglaise qui s'est dévouée corps et âme à cette œuvre de sauvetage et de compassion.

Cette femme grande, vive, élégante, aux allures sportives, se montra une véritable sœur de charité. Aucune misère, aucune laideur physique, aucune tare morale ne la rebuta. Les malheureux êtres qu'elle accueillait montraient, pour la plupart, un état de dépression inquiétant. Beaucoup étaient brû-

lés de fièvre, perdus de maladies. Presque tous étaient couverts de vermine, et l'horreur des scènes auxquelles ils avaient assisté troublait encore leurs regards. Quand la colonelle Helgood vint à eux, elle les approcha sans arrière-pensée, avec une sollicitude affectueuse, sincère, attirant contre elle ceux qui pleuraient, les embrassant, les apaisant. Du coup, elle alla droit au cœur de ces exilés qui lui vouèrent une affection absolue, confiante, faite de respect, d'admiration et de reconnaissance. Elle prit, en même temps, sur eux un tel ascendant et une telle autorité que l'administration officielle, comprenant tout le bien qu'une telle médiatrice pouvait répandre autour d'elle, lui attribua en quelque sorte la direction morale du camp.

Quand les petites misères d'une longue intimité trop constante font naître quelques disputes, quelques criaileries, la colonelle Helgood n'a qu'à paraître et à intervenir. Sans punition, sans menaces, par quelques bonnes paroles, elle apaise et concilie.

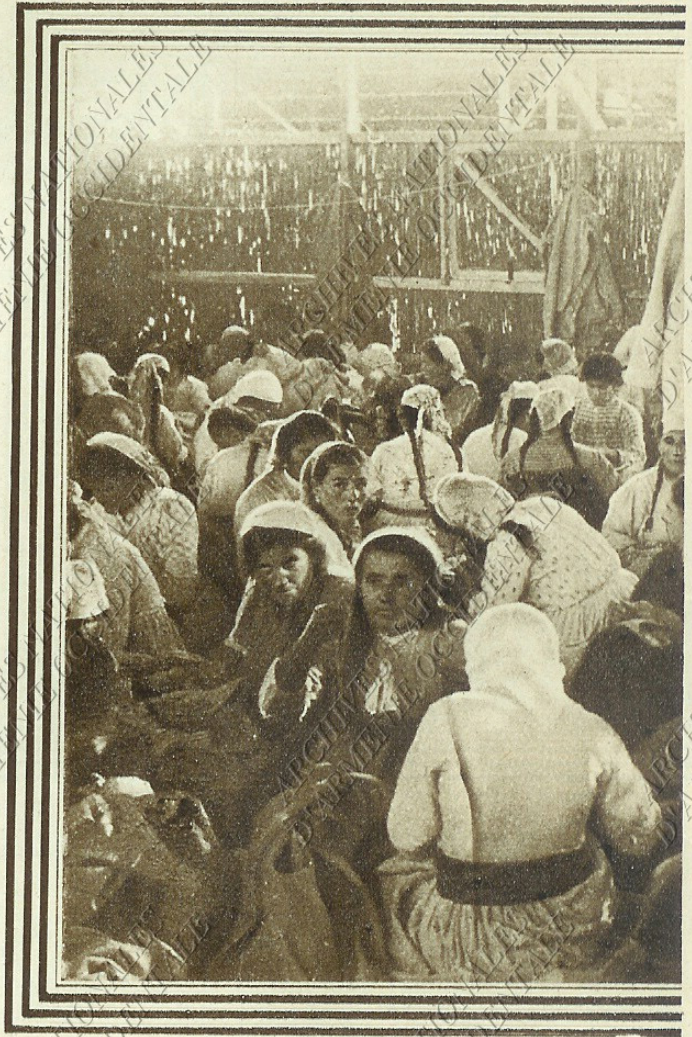
LA VIE DANS UNE PATRIE PROVISOIRE. On ne peut souhaiter de meilleur guide qu'elle pour explorer le camp. Elle nous montre, ici, une agglomération de tentes, ailleurs une autre, puis une autre.

Ce n'est point par pure fantaisie, explique-t-elle, que ces groupes sont ainsi séparés. Nous avons voulu donner à ces pauvres gens l'illusion de la patrie, et nous avons groupé les tentes de manière à reconstituer en quelque sorte les villages. Ainsi les familles d'une même bourgade se retrouvent entre elles, peuvent évoquer leurs souvenirs communs, reprennent de vieilles habitudes. Leur exil est ainsi moins amer.

Chaque tente abrite une famille. Si la famille est trop nombreuse, deux tentes ou plus sont mises à sa disposition.

L'aménagement de la tente est établi selon des règles rigoureuses d'hygiène. Les lits sont formés d'isolateurs, claires de roseaux très solides, largement élevées au-dessus du sol et recouvertes de peaux de bêtes et de matelas.

Dans les tentes, pas de travaux ménagers. La tente est une chambre et, si l'on veut,



un salon. Les cuisines sont ailleurs. **CELLES QUI REVIENNENT DU PAYS DE L'ÉPOUVANTE.**

Les Arméniens les ont construites eux-mêmes d'après les plans qu'on leur a fournis. Constructions de roseaux résistantes et légères, aménagées intérieurement avec le plus grand souci de propreté et de commodité.

L'Intendance de l'armée anglaise fournit les vivres, mais ce sont des Arméniens cuisiniers qui les accommodent selon leurs usages et leurs goûts nationaux. Et c'est encore un peu de la patrie qu'on retrouve autour de la soupe fumante et du pilaf odorant.

Plus isolée que les cuisines, une autre construction s'allonge à bonne distance des villages de toile. C'est l'infirmerie où les vieillards, les femmes et les enfants sont soignés avec une attention vigilante. L'état sanitaire du camp n'a pas tardé d'ailleurs à devenir excellent.

Quel amour du pays ces réfugiés ne



Ce travail très spécial, fait à même les lingeries qu'il garnit, n'a pas tardé à obtenir une vogue extrême. Il n'est pas une élégante du

Caire ou de Londres qui ne possède dans ses tiroirs des exemplaires de ces délicatesses charmantes nées sous des doigts que la terreur faisait encore trembler naguère.

D'autres confectionnent, avec des soies ou des cotons soyeux aux couleurs éclatantes, des blagues, des étuis à montre d'une originalité sauvage et chatoyante. D'autres encore fabriquent des tapis de corde d'un effet très décoratif. Dans les ateliers règne une accueillante atmosphère de sérénité. Quand on passe au milieu des ouvrières, assises par terre sur des nattes, leurs lèvres s'entr'ouvrent sans effort dans un bon sourire sur l'émail clair des dents, et si beaucoup gardent l'air d'effacement de ceux qui ont été usés par la douleur, toutes ont, du moins, ce regard rassuré des êtres faibles qui sentent une protection robuste veiller sur eux.

Du gain qu'elles réalisent par leur assiduité, deux parts sont faites : l'une qui contribue à l'entretien du camp, l'autre qui leur est remise et qui leur permet de se constituer de petits pécules.

Tandis que les femmes travaillent dans les ateliers, les enfants, selon l'âge, vont à la crèche ou à l'école. Par un sentiment d'une

LA COLONELLE HELGOOD, à qui L'ON DOIT L'ORGANISATION INTÉRIEURE DU CAMP. DERRIÈRE ELLE, LE PETIT JARDIN FAIT PAR LES « RESCAPÉS » AVEC DE LA TERRE RAPPORTÉE D'ARMÉNIE.

infinité délicatesse, c'est non pas l'anglais, mais le français qui est enseigné. « Ils sont à vous, dit avec tendresse la bienfaitrice du camp, puisque c'est vous qui les avez sauvés. »

LES YEUX TOURNÉS VERS LA FRANCE.

Le soleil a monté. Le sable devient chaud sous les pas. Des femmes, dans chaque tente, achèvent de mettre en ordre le logis familial.

Sur le canal, un énorme transport des Messageries maritimes s'avance. Il regorge de troupes : Annamites, Indo-Chinois, Somalis, en route vers la France.

Un vieil Arménien, suivant du regard la ville flottante, murmure :

— « Ceux-ci, c'est un peu pour nous qu'ils vont se battre. »

Ainsi, postés en vigie à cette porte entr'ouverte entre l'Orient et l'Occident, ceux qui n'ont plus de patrie sentent leurs espoirs constamment renouvelés. Ils ne cessent d'avoir sous les yeux les preuves éloqu岸tes de l'effort des peuples libres contre la tyrannie séculaire. Ils devinent que le couteau de l'égorgeur va lui tomber des mains et que leurs enfants vivront, non plus en bêtes traquées, mais en hommes affranchis, délivrés de l'éternelle humiliation de la peur.

HÉLÈNE VALANTIN.







